L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

185-186 | 2008

L'anthropologue et le contemporain : autour de Marc Augé

Le rond-point

Véronique Nahoum-Grappe

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/24127>

DOI : 10.4000/lhomme.24127

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2008

Pagination : 121-131

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Véronique Nahoum-Grappe, « Le rond-point », *L'Homme* [En ligne], 185-186 | 2008, mis en ligne le 01 janvier 2010, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/24127> ; DOI : 10.4000/lhomme.24127

Le rond-point

Véronique Nahoum-Grappe

PRINTEMPS 2007 DANS LE JURA. L'auteur de ces lignes entend une phrase murmurée dans une voiture par une habitante du lieu : âgée de presque quatre-vingts ans, issue d'un milieu que jadis on aurait appelé populaire ou « modeste »¹. Elle regarde avec intensité, au détour d'une petite route jurassienne – à la sortie d'une ville très moyenne d'environ 8 000 habitants – ce rond-point réaménagé récemment : on ne s'y croise plus, on tourne ensemble dans le même sens autour d'un cercle bombé. Le carrefour à giration, inventé en 1906 par Eugène Énarque², a gagné la bataille des formes de croisement en Europe au tournant des XX^e et XXI^e siècles. Elle dit : « Avant il n'y avait rien... que des champs... maintenant... ici, c'est pareil, c'est comme ailleurs, c'est comme partout. » Elle ne termine pas sa phrase.

Le ton est celui de la pensée « tout haut », plus offerte à ce qui est autour qu'adressée à ceux qui sont autour. Nulle recherche de rencontre avec un regard, nulle réponse n'est attendue : personne ne tourne la tête, tous regardent par la vitre. L'entente silencieuse de cette petite « collectivité » nichée coude à coude en position de fœtus dans la voiture ronronnante enveloppe la proposition de son accord tacite, assorti d'une sourde interrogation : mais où sommes-nous, quel est cet espace tout autour dont un aspect vient d'être qualifié : ici comme ailleurs, *maintenant*, c'est « pareil » ?

1. Notre informatrice est arrivée à l'âge de cinq ans dans le Jura avec sa famille de maçons italiens dans les années 1930. Placée en maison à treize ans, elle a ensuite, jeune adulte, travaillé en usine. Puis elle est restée « à la maison » après son mariage et les trois enfants qu'elle a eus, dans cette maison « des Castors » qu'elle n'a jamais quittée depuis sa construction par les hommes de la famille dans les années 1950, dans un quartier un peu périphérique de la petite ville jurassienne où fut pensée à cette époque la possibilité d'un accès à la propriété pour les ouvriers.

2. Voir Éric Alonzo, *Du rond-point au giratoire*, Marseille, Parenthèses / Lyon, Éd. du CERTU, 2005.

Il s'agit d'un de ces énoncés dont le puissant consensus supposé (supposé parce que nul n'a l'âge des souvenirs de l'auteur) de cette « pensée tout haut » permet un fonctionnement par quasi-prétérition, une prétérition qui serait quand même un peu parlée, comme dans le cas de la plupart des phrases convenues sur le temps ou la « société ». Les séquences de mots sont alors comme les têtes de pont d'un vaste sillage d'autres énoncés tacites qui tournoient à l'arrière.

Depuis les travaux pionniers de George Lakoff³, ceux fondateurs de Donald Davidson⁴, le rôle des clichés et métaphores dans la compréhension collective d'une conversation en cours, c'est-à-dire située, reste un champ ouvert. D'ailleurs, il y aurait toute une généalogie de textes à relire, traitant *du versant non abstrait* de la logique à l'œuvre dans la communication verbale. On peut supposer qu'ils sont sans doute aussi nombreux dans les écrits littéraires, de Balzac et Proust à Nathalie Sarraute, que dans les textes de sciences sociales proprement dits. À côté des recherches (philosophiques, linguistiques, sémiologiques) axées sur la question sémantique en tant que problème théorique en soi – recherches reconfigurées actuellement par la prise en compte en anthropologie des découvertes neurocognitives⁵ – on pourrait sans doute trouver des textes ethnologiques tentant de décrire les mécanismes de compréhension d'un énoncé en situation plus ou moins contextualisée dans le temps et l'espace.

Les échanges verbaux surgis dans un espace collectif donné sont de fait mieux pris en compte par l'ethnographe qui note rapidement au coin du zinc ce qui lui semble intéressant, que par un sociologue qui les élimine comme non calibrés et donc comme non représentatifs. Mais le premier n'a pas le temps de trop s'enfoncer dans le débat linguistique concernant le rôle et la place de la métaphore dans le langage⁶. En effet, quels que soient les choix de définitions du matériau sémiologique – ce système d'images, de valeurs, et de significations intriquées dans des logiques plus ou moins prédictives – il faut bien qu'il y ait une compréhension partagée

3. Cf. George Lakoff & Mark Johnson, *Metaphors We Live By*, Chicago, University of Chicago Press, 1980.

4. Cf. Donald Davidson & Gilbert Harman, eds, *Semantic of Natural Language*, Dordrecht, D. Reidel, 1972 ; voir aussi Donald Davidson, « What Metaphors Mean », *Critical Inquiry*, 1978, 5 : 31-47.

5. La bibliographie est trop immense, même celle plus spécialisée autour du fait sémantique (et non pas seulement logique) qui tracerait de Bachelard à Merleau-Ponty en passant par Simmel, Goffman, Barthes et Genette, et de trop nombreux autres, la généalogie de la pensée et des recherches en sémiologie. Pour la lecture anthropologique des avancées des sciences neurocognitives, les travaux de Jean-François Dortier, ceux de Dan Sperber et de Maurice Bloch, entre autres, sont déterminants.

6. Cf. P. Schult, « Le caractère relatif de la métaphore », *Langue française*, 2002, 134 : *Nouvelles approches de la métaphore* : 21-37.

minimale de ce qui s'échange au sein d'un même groupe dans une conversation ordinaire pour que le fait de tenir cette conversation ait un sens pour ceux qui y participent. Et cette compréhension est aussi intriquée de tout ce que la communication non verbale inscrit dans la situation en temps réel, et de la prise en compte par le groupe de son propre cadre⁷, et aussi, plus délicatement, de l'anticipation floue au sein même du groupe de la question « du monde » tout autour – *quel est-il*?

Une conversation saisie dans son occurrence en temps réel au cours de la vie quotidienne et au sein de l'espace privé semble surgir parfois fortuitement, elle est frappée de contingence, elle aurait pu être tacite, ou bien tout simplement tue, non née. Ce qui s'y dit pourrait être étudié de plusieurs façons, mais l'ethnologue saisit les mots au pied de la lettre, il écoute le ton, la parole et l'écoute des autres, son degré d'attention, d'ennui, de consensus, de convention, éventuels : il est sensible à l'humour, ou bien comme ici, à une espèce de gravité dénuée de contenu bien clair, quand le tragique des choses qui ne sont plus est effacé par l'étrangeté de celles qui nous entourent.

La saisie ethnologique d'une phrase doit renoncer à l'extraire du premier contexte de son apparition : en déconstruire les significations plausibles en situation suppose alors nécessairement la prise en compte du terrain de la scène même qui sert de cadre à sa prononciation. Et, pour le moment encore, la description d'une scène, le choix de son échelle, et le tri entre les données non verbales, les désignations de signes, les dessins de cadres, les horizons de comparaison et de démonstration ne connaissent pas (encore) de verrouillage méthodologique rigide dans un texte anthropologique...

Renverser l'assiette du présent

L'anthropologue des mondes contemporains peut donc encore se payer le luxe de prendre pour objet son propre temps historique, pour l'interroger de façon délicate et forcenée à la fois, et, par exemple, pour plonger dans les conversations captées en plein vol comme dans un bain de signes. Dans le cas étudié ici, le formidable effet de levier sémiologique qui saisit tout le groupe en l'immobilisant est dû à la convocation d'un avant, opposé au maintenant. Ces adverbes collés ensemble sont des gestes de langage violents, ils font vaciller la matière même du cadre stable de l'action, et produisent une invisible mais sensible bascule du regard

7. Ici le travail d'Erving Goffman, *Les Cadres de l'expérience*, Paris, Minuit, 1991 [1974] (trad. d'Isaac Joseph, Michel Dartevelle et Pascale Joseph), est à mon avis décisif, avec cette chance en France de pouvoir lire l'introduction magistrale d'Isaac Joseph (pp. 9-30).

collectif braqué sur l'alentour. L'évidence des choses jusqu'à l'horizon perd en définition, en « finition » – et même en « définitivité », si l'on pouvait inventer ce néologisme lié à ce qu'il y a de posé comme définitif dans toute définition d'un spectacle. Une ligne en pente, l'oblique de « comment c'était avant », l'ombre d'une violente différence, viennent viser le socle même de ce qui est trop stable dans le décor : son présent matériel. Les choses alors sont traversées par leur propre contingence au regard du temps, et cela de façon très concrète : il ne s'agit pas d'une image ou d'une métaphore, mais d'une opération de langage, quand dire, c'est tout reconfigurer, si l'on peut ainsi paraphraser la célèbre formule d'Austin⁸. Il semble donc que parfois, dire, c'est produire une opération immédiate presque matériellement éprouvée par le groupe au sein duquel a lieu la conversation. Ici, les « opérateurs » sont les adverbes qui permettent ou déclenchent des bascules de champs de significations quasi automatiquement : est-ce parce que « l'ailleurs et le jadis sont plus forts que le *hic et nunc* »⁹ que le chiasme « avant/maintenant » est à ce point efficient ?

Le temps de la perception d'un décor au cours d'une circulation est le plus souvent dénué de tout enjeu, c'est celui, discontinu, du tableau ou de la carte postale, où l'assiette du présent plus ou moins plate est installée comme définitive, *le temps du regard porté sur elle*. Mais l'idée que ce même lieu « avant » était autre fait trembler son assise, tout ce qui est sous les yeux se retrouve retroussé dans un autre sens. C'est toute la présence de la réalité matérielle, le style du décor urbain qui perdent de leur évidence, qui se voient décoiffés de leur « éternité » plate, achronique, définitive, pour se retrouver traversés d'une vertigineuse différence d'avec eux-mêmes « avant ».

Il faut sans doute d'autres paramètres non linguistiques, comme le ton et la personnalité de la locutrice (la plus âgée du groupe, très respectée), un paysage sous les yeux particulièrement typique de ce que désigne comme décor l'expression « dans notre société actuelle » pour que le présent se retrouve tout à coup hanté, redoublé, par la version révolue de lui-même immédiatement reconnue – même par ceux qui ne l'ont pas connue. Deux systèmes d'images sont alors créés qui coexistent et sont mis en balance : deux paysages d'une même croisée des routes, l'un donné à voir concrètement sous les yeux, et l'autre inscrivant au travers sa différence de « jadis » non visible mais tellement prégnante...

8. Cf. John Langshaw Austin, *Quand dire c'est faire*. Traduit de l'anglais par Gilles Lane. Paris, Le Seuil, 1970. [Éd. originale : 1962.]

9. Gaston Bachelard, *Poétique de l'espace*, Paris, PUF, 1957 : 188.

Le décor de la « contemporanéité », trop visible autour de ce rond-point rénové, semble comme surenchérir son propre style : l'esthétique de ce « maintenant » apparaît dans toute son absence d'originalité, devenue une puissante caractéristique. C'est la modernité imaginée de « notre société actuelle » qui se dessine sous les yeux de chacun des partenaires. La frontière entre *être ici par hasard*, et *habiter son temps* « surmoderne » est franchie quasi physiquement par les occupants du carrefour giratoire, le temps de leur tour. C'est alors que la notion de « non-lieu », cet outil conceptuel proposé par Marc Augé¹⁰ prend toute sa dimension heuristique.

Dans un entretien entre Marc Augé et Alain Renk, architecte urbaniste, tenu à Paris, le 13 septembre 2006 à l'École des hautes études en sciences sociales, sur « *le monde contemporain fabrique la ville contemporaine qui fabrique le monde contemporain qui...* »¹¹, l'anthropologue français livre sa relecture de la notion qu'il a inventée plus de dix ans avant, sur le ton du libre entretien :

« J'avais risqué cette expression – sans y prêter autrement attention d'ailleurs – par contraste avec ce que traditionnellement l'ethnologie rencontre, à savoir ces lieux surchargés de symbolisation. J'ai essayé ensuite de rappeler que pour moi le non-lieu était un espace où, *a priori*, on ne pouvait pas repérer particulièrement de relation sociale. Ce n'étaient pas des espaces de création de relations sociales. C'étaient davantage des espaces de passage, pour des individus solitaires. Mais il est vrai qu'on ne peut pas faire une liste des lieux et des non-lieux [...].

« D'un autre côté, ce qu'on appelle la globalisation, qui fait allusion aux réseaux, d'une part les circuits du marché et d'autre part les réseaux de communication, tout cela quadrille toute la Terre. Évidemment, dans un quadrillage il y a des places vides, ce qui se traduit spatialement par la multiplication des voies de communication, y compris aériennes, et la multiplication des espaces de consommation [...].

« En donnant à la notion un sens plus précis, je faisais aussi allusion au changement d'échelle. À partir du moment où nous vivons à l'échelle de la planète à bien des égards, il est évident que les espaces de communication, de circulation et de consommation, occupent une place plus importante, qu'ils peuvent avoir l'allure de non-lieux par rapport aux lieux locaux – si j'ose m'exprimer ainsi. À l'échelle de la planète, ils ont leur raison d'être. Il n'y aurait plus de non-lieux, peut-être, le jour où il y aurait une société-humanité, une société planétaire, c'est-à-dire une société unique – est-ce que c'est souhaitable ? je n'en sais rien. C'est une autre question. »

L'échelle qui préside à la perception du « non-lieu » est donc à la fois mondialisée et localisée : il faudrait forger l'équivalent pour l'espace géographique et social du concept que François Hartog a forgé pour le temps

10. Marc Augé, *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Le Seuil, 1992.

11. Cf. l'entretien accessible en ligne [<http://host.uing.net>].

historique humain, celui de *régime d'historicité*¹². Et s'il y avait un *régime de spatialisation* (« *spatialisité* » ?) propre à une forme de société, et dans lequel l'ailleurs, le local, et l'horizon du visible (au travers d'un écran par exemple) verraient leurs frontières jouer complémentirement à celles du passé du présent et de l'avenir ? La rencontre entre la culture du « présentisme » définie par François Hartog et la démultiplication des non-lieux décrite par Marc Augé serait un des traits caractéristiques les plus déterminant de notre contemporanéité. Car si la question de l'horizon des regards sur la durée a à voir avec le régime d'historicité en vigueur, celle du lien entre un sujet et son propre présent est aussi une question d'espace dans lequel il circule et passe une part importante de son temps de vie, c'est-à-dire au sens le plus architectural et matériel du terme.

Il y a un double cadre spatial de la définition du « non-lieu » : la société mondialisée d'une part en cours d'extension d'elle-même, et d'autre part, la multiplication de ses effets très structurels et matériels à la fois dans le paysage. La forme des croisements de routes, le profilé des voies de circulation, le quadrillage des réseaux de communication (dont la présence matérielle dans l'espace est plus ressentie que perçue visuellement) se rencontrent dans tous les espaces urbanisés de la planète. Les vastes zones bétonnées et arborées de grande consommation, la découpe sur une colline d'un grand ensemble d'habitats au carré, le dessin d'une voiture comme celui d'un réfrigérateur sont comme les signes de tout ce que le touriste occidental veut fuir, à savoir la prégnance de « notre monde moderne ». Ils sont reconnus dans un paysage par tous ceux qui le traversent, comme aussi la lueur d'un métal, une guirlande de phares allumés sous la pluie, le rectangle enluminé d'un grand panneau publicitaire, etc. Toute cette signalétique s'offre comme autant d'indices sur ce qu'est notre (sur) modernité. Leur homologie sur la planète entière tient aux conditions économiques et technologiques contemporaines, et dans lesquelles les manières de faire et d'être sont balisées.

L'histoire européenne de la fin des XX^e siècle a vu se fondre et s'effacer dans le paysage la « civilisation villageoise » (l'expression est d'Emmanuel Le Roy Ladurie) *d'avant*, d'antan, de jadis, malgré la présence réelle de « villages » dans lesquels le mode de vie est dorénavant urbanisé même au fond des campagnes perdues en Occident. Le « monde de jadis » est un nuage sémantique, un ensemble d'énoncés venus des horizons les plus diversifiés – contes et comptines, films et reportages, cartes postales des impressionnistes du XIX^e siècle, souvenirs de ce que l'on n'a pas vécu, photographies des albums de famille, etc. – qui survit dans notre culture

12. François Hartog, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Le Seuil, 2003.

intime et non savante. Une culture toujours mélangée, nous met en pelote le chant des lavandières, l'église et l'école, les odeurs de terroirs et de vrai pain, le chemin du cimetière, et les coquelicots dans les prés, et aussi un style de présence des hommes de la famille pour rendre implicitement reconnaissable par tous une production collective d'images associées : la vie de « jadis ». Ce dispositif est souple, différencié, teinté ou non de nostalgie populaire ou populiste, de matériau esthétique et de moralisme idéologique, de poignants regrets poétiques. Faut-il faire intervenir le chiasme entre une période de la vie cruciale, l'enfance, « ce grand passé commun à toute l'humanité » selon Zoé Oldenbourg¹³ même s'il s'agit de l'enfance des grands-parents, avec une forme de vie encore un peu réelle au début du ^{xx}e siècle ?

L'épaisseur sémiologique de l'opposition entre un « jadis » et un « maintenant » (opposition que l'on retrouve à chaque époque ; par exemple, elle est très sensible dans le *Tableau de Paris* de Louis Sébastien Mercier rédigé « sur la borne » au cours de la seconde moitié du ^{xviii}e siècle) nous semble assez consistante et bien fabriquée sur une échelle de trois générations parcourant le ^{xx}e siècle¹⁴ pour exister puissamment dans notre culture commune. Qui ignore en France ce que signifie dans une conversation la référence à l'opposition entre un « avant » et un « maintenant » ? Elle est devenue un des clichés les plus prédictibles lorsqu'il s'agit de gloser sur « la vie », « dorénavant », etc. Lorsqu'un certain ton d'importance et de sérieux affiché baigne l'usage parlé du terme « aujourd'hui » ou des expressions « de nos jours » ou « dans notre société actuelle », on sait que l'on parle d'un espace assez caractéristique et qui l'est essentiellement par sa différence d'avec un monde de « jadis ».

Retour au rond-point

Il y a un lien entre la puissance de ce cliché, et le silence partagé tout naturellement par les personnes nichées dans la voiture qui vire, quand la « pensée tout haut » a été entendue. Un silence plein de points de suspensions, un suspens pensif si bien compris entre deux phrases inachevées, au creux duquel chacun, à l'écoute de la parole, redéfinit son rapport au présent en

13. Zoé Oldenbourg, *Visages d'un autoportrait*, Paris, Gallimard, 1977 : 8.

14. Dans les années 1980, il y eut au Centre de recherches historiques de l'École des hautes études en sciences sociales une vaste enquête sur *Les récits de vie des ouvriers et ouvrières nés avant 1914 et travaillant dans la grande industrie*, dirigée par les historiens André Burguière, Jacques Ozouf et Joseph Goy. L'auteur de ces lignes, passionnée par ces entretiens, entreprit de faire les récits de vie de tous les vieillards rencontrés sur sa route (grands-pères, et beaux-pères) : l'enfance des locuteurs correspondant avec une inscription dans un mode de vie, une forme de paysage, une civilisation encore rurale, etc., perçus comme « le monde d'avant » : l'opposition entre jadis et maintenant qui elle peut être promenade sans doute à chaque génération était une des articulations majeures de l'organisation du récit biographique.

fixant des yeux le décor modernisé du lieu : la bascule entre une perception en train de s'effectuer et l'imagerie d'un autre paysage possible ici, celui *d'avant*, est donc purement sémantique et très concrète en même temps.

L'entente du groupe ici est immédiate compréhension. Elle est liée en partie à son coefficient de séduction collective que produit ce jeu intime de transformation du paysage présent, purement imaginaire, au cours duquel le pouvoir ludique de l'évocation oblige en même temps que sa minuscule magie au constat toujours sidérant de l'irréversible du temps qui passe. Il passe dans un sens, *même quand on dort* – dernière définition phénoménologique de ce contre quoi bute toute pensée du présent. Et c'est dans le dos de tout le monde qu'a été emporté avec le temps le paysage *d'avant*. La violence de cet « emportement », entièrement dissoute dans l'invisibilité de la durée, touche alors à l'épouvante du fait accompli – épouvante neutralisée par le concret de la situation. Le silence partagé alors n'est donc pas seulement celui d'une nostalgie éventuelle, mais plutôt celui du glacial « c'est ainsi ».

Mais cette belle entente polyphonique autour de la phrase d'une vieille *mémé*, au sein de cet espace resserré de l'habitable où tous, coude à coude, braquent leurs regards sur l'esthétique du lieu, permet une étrange pirouette : « ici », que l'on a sous les yeux, serait « comme ailleurs », qui serait lui-même « pareils comme partout » ? C'est un immense « ailleurs » extensif et délocalisé, qui n'est jamais sous les yeux, un vaste arrosage d'images démultipliées *n* fois, qu'envelopperait l'expression « dans notre société actuelle » par exemple. Et ces deux espaces non symétriques – l'ici, le lieu circonscrit où nous sommes, et l'ailleurs, une ligne de fuite démesurée qui partirait d'ici jusqu'au bout du monde de maintenant – seraient donc « comme partout », à savoir « pareil ». L'équivalence, sourdement paradoxale, entre *l'ailleurs* et *l'ici* est rabattue sur le « partout », tous ces lieux étant définis comme pareils *maintenant*. Ce « maintenant » est ce qui les lie tous ensemble. *Avant* c'était différent, d'une quasi triple différence : celle d'avec *maintenant* et son décor typique au vu de ce rond-point, différent de celui de jadis. Deuxième strate de différenciation, les lieux de jadis forcément différents entre eux quand *avant*, quand ici n'était pas comme ailleurs : comme s'ils ne se ressemblaient pas alors à ce point entre eux et donc ne pouvaient être définis « comme pareils partout ». Sans doute, il y a bien une homogénéité esthétique minimale des croisements de routes au sein d'une même société à chaque époque. Elle est nécessairement contrainte par le niveau technologique du temps qui produit un poids de charge transportable historiquement lié aux sources d'énergies en jeu, aux matériaux en usage, enfin aux formes sociales du moment traduites dans une architecture collective d'ensemble. Mais dans la phrase

Moscou. Cl. Gabriele Basilico, 2007.

Barcelone. Cl. Gabriele Basilico, 2004.

ici étudiée, ces lieux *d'avant* semblent plus éloignés entre eux, plus différents les uns des autres, plus originaux dans l'esthétique matérielle de leurs croisées des chemins. Comme si l'espace d'avant ne se ressemblait pas autant à lui-même que celui de maintenant. L'affaire est délicate, et cette non-ressemblance imaginée rétrospectivement touche à ce qui isole et distingue un lieu d'un autre : la perte de la contemporanéité semble isoler les pièces du puzzle en les privant d'une toile de fond.

La troisième ombre de différence planant sur tout le paysage dessiné par cette phrase est celle qui éloigne le passé dans son ensemble de tout l'horizon du présent marqué par un style particulier, tellement visible au travers des vitres de la voiture tournant autour du rond-point modernisé en 2007. Le « maintenant » enserme le vague du propos général d'une enveloppe énergiquement située, qui lie ensemble toute cette spatialisation des modes de circulation que l'on a sous les yeux, tout cet horizon typique, entre béton et gazon, bitume à perte de vue et affiches publicitaires, supermarchés et postes d'essence, etc. Ce « maintenant » a la forme d'une marrée de formes qui inonde à partir de notre rond-point si prédictible sous nos yeux le *faire-société* d'époque toute entier, en tant qu'il est imaginé comme *actuel, moderne*¹⁵, *contemporain* – enfin « plus comme avant ».

Quelle est donc l'allure de cet endroit, où jadis les routes se croisaient au milieu des champs, où « il n'y avait rien » ? Et maintenant, c'est une autre forme de vide, lorsqu'ici et ailleurs, « c'est pareil comme partout ». Cette phrase dessine quelque chose de très précis et difficile à bien cadrer, à savoir l'idée d'une homogénéisation contemporaine de l'occupation de l'espace par une forme dominante de civilisation. Mais cette ampleur du propos ne se laisse saisir qu'au milieu de ce rond-point modeste. Les routes s'y rejoignent autour d'un cercle asphalté qui entoure une demi-sphère un peu bombée posée au milieu. De la croisée en pleins champs à la rotondité herborée, le temps a passé, et le même lieu n'est plus pareil. Mais on le reconnaît : dans les portions d'espace que séparent les artères, les rectangles d'un petit supermarché voisinent avec une station d'essence sous un vaste panneau publicitaire. On peut voir dans un coin non encore pensé une tache d'herbes sales parsemées de quelques pièces envolées de plastique parfois bleu, herbes qu'il faut distinguer du poil ras, impeccable et délibéré, du gazon, emblème du temps. Dans ce coin encore décadré, a aussi poussé un genre de cube, même forme et même couleur qu'un

15. L'adjectif « moderne » qui est tombé en désuétude pour les sciences sociales, puisqu'il retarde d'au moins quatre siècles pour les historiens et de trente ans pour les sociologues, reste encore pour mes locuteurs plein d'efficacité sémiologique ; le « dans notre monde moderne » suffit à dessiner le paysage de tout ce qui n'est plus *comme jadis*.

morceau de sucre, abritant sans doute une petite entreprise à la fonction peu compréhensible – local abandonné ? Ou au contraire en construction ? Ce genre de structure ne peut prétendre, même décomposé, au terme de « ruines », ni non plus à celui de chantier. Il en va de même pour les vieilles stations d'essence abandonnées et dévorées par les tags puis les ronces de la nationale 20 autour de Paris ; elles ne sont jamais perçues en tant que ruines, mais, comme de vieux réfrigérateurs jetés au coin d'une herbe sale (mêmes formes, mêmes couleurs), un début de décharge sauvage. Certains locaux « modernes » en forme de cubes blanchâtres sont énigmatiques dans leur fonction (agence ? local ? « structure » ?). Leurs formes tellement évidentes les acculent pratiquement à l'invisibilité. Quand ils sont atones, entourés d'objets mal rangés sur l'herbe inégale, c'est que l'affaire est non seulement peu performante, mais ils appartiennent sans doute à une vieille modernité restée dans le royaume des limbes, surface de choix pour le tagueur. Quand le rectangle métallique est rutilant au milieu du gazon, c'est que l'entreprise « en vue » veut se voir et être vue comme « allant de l'avant », vers son propre temps, remplie sans doute d'écrans et de dossiers, bruisante de communications et de flux dirigés bien sûr vers « l'international », elle fiche en plein cœur de l'espace local qu'elle enlumine plus qu'elle ne l'illumine quelque chose de la « surmodernité ».

Notre regard est souvent périphérique sur ces rectangles métallisés vus en passant, aperçus en roulant, qui sont le contraire esthétique d'une église romane. Il faudrait être étudiant des Beaux-Arts pour désirer les prendre en photo. Quel touriste dirigerait ses pas vers de telles structures architecturales quasi non visibles ? Pour le moment, l'indifférence de notre grand angle n'a d'égale que l'énigme de leur absence de signes. Un vieil hangar en bois nous intéresserait davantage. Cette architecture des petites entreprises de la fin du XX^e siècle, (début XXI^e) sera-t-elle une référence dans trois siècles ?

Bref, là, tout autour du rond-point, outre cette chose couleur de frigo dont la familiarité reste obscure, il y a la grande surface avec son parking, et aussi une esplanade avec des pompes à essence, enfin les autres routes qui arrivent et s'enfuient tout autour... – Enfin on reconnaît cette forme de carrefour en cours d'installation en Europe : en son centre une rotondité sphérique avec ornements floraux ou pierreux, parfois même un petit bois – mais pas de monuments aux morts ni de croix ni de signes touchant à une intention délibérément symbolique comme dans les croisements de routes de l'ancienne France. Pas de monuments religieux sur ce rond qui n'est pas un centre. Tout au plus une œuvre d'art contemporaine, par exemple une sculpture métallurgique, en pelote d'obliques et de torsions, ou bien une pierre plus remarquable, quelquefois le nom du lieu et de son

jumelage, l'annonce d'une foire. Le gros dos rond de la demi-boule est donc neutralisé, et le signe graphique majeur de cette neutralisation est souvent le gazon comme fond de l'affaire. Une pelouse est plus douce qu'un gazon, mais le son du « z » commun suffit à rappeler l'essentiel, le bruit du rasage de près, la mise en coupe réglée de l'herbe. Le fond de la toile du « maintenant », c'est le vert du gazon.

Le choix collectif du gazon est central dans l'esthétique du non-lieu : c'est la toile de fond du plan horizontal de notre dessin d'urbanisation de l'espace non historique comme le bleu du ciel en constitue la voûte imaginaire. Il encadre le devant du pavillon privé comme il recouvre de la puissante unité de son vert la forte courbure de notre rond-point réaménagé depuis peu en fonction de normes européennes. Cet usage contemporain massif de ces pièces vertes dans l'espace donné à voir aux yeux du passant considérable ouvre un abîme de question¹⁶.

Des questions qui seront nécessairement posées et travaillées par les étudiants et chercheurs en anthropologie des mondes contemporains. Ils n'oublieront pas que ce sont des travaux comme ceux de Marc Augé et autour de lui toute la génération de son groupe – une école ? l'École de Paris ?¹⁷ – qui ont rendu possible d'ouvrir le champ de la discipline sur « l'époque ». Par exemple la notion de « non-lieu » (entre beaucoup d'autres apports de son œuvre), sans laquelle la modeste expérience ci-dessus rapportée aurait été impossible, restera un outil caractéristique de sa manière de faire, utile, souple, dénuée de toute ambition de pureté théorique. Que ses étudiants ont eu de la chance de pouvoir écouter un cours oral de cet enseignant, exposé sans notes, mais symphonique, au cours duquel tous les fils sont tirés petit à petit pour former un dessin d'ensemble tout à coup évident et formidablement éclairant !

*École des hautes études en sciences sociales, Paris
Centre d'anthropologie des mondes contemporains
nahoum@ehess.fr*

MOTS CLÉS/KEYWORDS : non-lieux/ *non-places* – rond-point/ *roundabout* – interlocution – cliché – mondes contemporains/ *contemporaneous worlds*.

16. Ici, le travail du sociologue français Isaac Joseph trop tôt disparu est décisif, par exemple *Le Passant considérable. Essai sur la dispersion de l'espace public*, Paris, Librairie des Méridiens, 1984, et *La Ville sans qualités*, La Tour d'Aigues, Éd. de l'Aube, 1998.

17. Impossible de citer tous les chercheurs impliqués. Citons néanmoins l'œuvre de Gérard Althabe, et par exemple son article programmatique « Ethnologie du contemporain et enquête de terrain », *Terrain*, 1990, 14 : 126-132.